

LE JOURNAL

DE L'ILE

16/ LE JOURNAL DE L' ILE DE LA REUNION. DIMANCHE 7 MAI

EMMANUEL GENVRIN DE RETOUR DES USA / Interview

Vollard à Broadway: quand ?

Après leur intention de s'implanter dans l'agro-alimentaire à Bras-Panon, voilà que les Américains s'intéressent à notre théâtre. A leur invitation, Emmanuel Genvrin vient de passer une dizaine de jours à New-York.

Ambassadeur malgré lui, le créateur de Nina Ségamour (10 ans de métier, 140.000 spectateurs) n'a pas fait que présenter ses œuvres... Interview d'un auteur-acteur-metteur en scène qui n'hésite pas à franchir les frontières.

-Qu'est-ce que c'est que ce voyage, Emmanuel Genvrin : une désertion?

Une promotion, j'espère. Le soir de la première d'Etuves, le 22 novembre dernier, je reçois un coup de fil de New-York. Françoise Kourilsky, directrice de l'Ubu Repertory Theater, est tombée sur mon texte. Et comme elle s'occupe, là-bas, des jeunes auteurs, elle me demande si j'aimerais voir ma pièce montée à New-York...

Difficile de refuser...

D'autant que les Américains se sont occupés de tout. Townsend Brewster s'est chargé de la traduction. Je ne sais pas comment il s'y est pris pour traduire "houleurs" et "cayambes" et tous nos créolismes. C'est un écrivain noir américain très pittoresque, francophone et francophile, un type de la génération de James Baldwin. Et puis ils ont confié la mise en scène à Charles Turner.

Et le billet d'avion?

C'est le Ubu Repertory Theater qui a tout pris en charge. Dans leur politique culturelle, les Américains sont plus méthodiques que

nous. Quant ils veulent des nouvelles idées, ils prospectent systématiquement. Le Ubu Theater, c'est l'une des têtes chercheuses des producteurs new-yorkais. Si je les intéresse, c'est pas innocent.

Pour eux, c'est simplement de la prospection?

Donnant-donnant. Ils veulent savoir comment va s'orienter la tendance. Alors ils invitent chez eux de nouveaux talents. Et c'est sûr que New-York est un sacré tremplin. Les Américains voient bien que le français est en train de devenir la langue officielle - et littéraire - d'une bonne partie de l'Afrique, et ils ne veulent pas se laisser déborder. C'est pourquoi j'ai rencontré là-bas Sony Labou Tansi, Bernard Zadi Zaourou, des écrivains francophones d'Afrique. Tous invités. Il y avait aussi Jean-Paul Fargeau (le scénariste de "Chocolat"), Michel Deutsch et Claire Etcherelli. Pouvoir se retrouver à New-York au milieu de gens comme ça, entre auteurs, c'est plutôt grisant.

Alors ils ont "audités" tous ces gens-là?

Absolument. Chacun a vu la pièce de tous les autres, montée et interprétée par les équipes du Ubu Theater. Les Américains savent faire plusieurs choses à la fois. En ce moment à New-York, le thème de la Révolution Française est omniprésent. Les colloques et les confé-

rences se suivent. Le service culturel de notre Ambassade donne le ton, avec tous les mois une nouvelle plaquette de plusieurs pages sur le sujet. Si on ajoute à cela l'image très élitiste que les Américains se font de la culture française, on a un environnement très motivant.

Pas forcément subversif

Et la Réunion dans tout ça?

Les Américains ne savent même pas où elles se trouvent! Madagascar, ils connaissent. Maurice, c'est déjà moins clair. Quand je leur ai montré notre petit coin sur la carte, ça les a fait rigoler. Pour eux, la réalité créole, ça commence à Haïti et ça se termine à Hawaï.

Qu'est-ce qu'on pourrait transposer - ici - de ce qui se fait là-bas?

D'abord, que les Américains ont une notion très claire de ce qu'est l'avant-garde. Et du bénéfice qu'on peut en tirer. L'anticonformisme, là-bas, n'est pas forcément subversif. Ce qui passe pour marginal aujourd'hui sera peut-être la norme demain. Ils ne jugent pas : ils écoutent. A preuve, les leaders du Flower Power, leur mai 68 : tous recasés et florissants dans l'establishment des arts ou des affaires... Les premiers à voir acheté des impressionnistes, ce sont les Américains.

Exact, leurs musées en sont pleins!

Ensuite, au niveau de la formation du comédien, on apprend là-bas à danser et à chanter : chez nous, ça reste encore très classique. Justement, à Vollard, on s'est tous obligés à cette polyvalence, qui nous a conduit à pouvoir jouer sur



scène d'un instrument de musique...

Dans vos pièces, vous mettez en scène des Blancs et des Noirs sur fond de société coloniale, ou post-coloniale. Comment les Américains réagissent à ça?...

Alors là, c'est très ambigu. D'un côté, on a une société qui a officiellement aboli l'esclavage, mais il suffit de se balader dans New-York pour voir ce qu'ont réussi les années Reagan. Huit clochards sur dix sont noirs.

Donc le "modèle réunionnais" a toutes ses chances là-bas?

Peut-être. La force des USA, c'est de savoir offrir l'image d'une société intégrée - alors qu'en fait, chacun reste chez soi tout en faisant semblant de se mélanger au dehors... Les cahiers des charges des productions de spectacles réservent d'office un certain nombre de postes pour des acteurs noirs. C'est démocratique, mais personne n'est dupe. Ils se retrouvent avec des rôles de juge, de flic, ou de prof - donc pas forcément des rôles de second plan. Or, ça se passe pas comme ça dans la vie.

Et dans tout ça, quel bénéfice pour l'homme de théâtre?

Disons que je réalise maintenant que le problème - esthétique - de la Réunion, c'est qu'elle peut-être pas assez... exhibitionniste. Elle ne sait pas encore se donner en spectacle. Elle demeure un peu gauche. On commence pourtant ici à voir se dégager un certain nombre de représentations, sur lesquelles tout le monde s'accorde. Mais en France, on a encore du mal à percevoir l'image que la Réunion veut donner d'elle-même. Alors aux Etats-Unis. ■

